

Par Philippe Caubère, auteur, metteur-en-scène et comédien.

Après avoir lu, il y a quelques temps, dans *Le Monde* l'article suivant (*), je me suis senti insulté et humilié en tant qu'artiste travaillant au sein du Festival « off », que j'ai ressenti le besoin et la nécessité d'y répondre. J'ai envoyé cette réponse au journal dans le cadre de leurs contributions et en ai reçu une fin de non-recevoir. Je l'ai ensuite envoyé à *Libération* dans le même cadre et en ai reçu la même réponse... La voici donc ici :

À l'occasion des cinquante ans du festival « off » d'Avignon, plusieurs journaux nationaux, *Le Monde* en tête, publient des articles incendiaires où le mépris s'ajoute à l'ignorance pour parler de cette manifestation qui se nomme elle-même et à juste titre « le plus grand théâtre du monde ». Ignorance parce que la plupart ne font qu'énumérer poncifs et banalités, tous et toutes plus erroné(e)s les un(e)s que les autres, sur la genèse et l'histoire de cette aventure, de ce phénomène. Mais surtout mépris. Un mépris abyssal. Le mépris des riches pour les pauvres. De celui qui roule en voiture de luxe pour le sdf qui mendie dans la rue. Au fond, les instances théâtrales ont réinventé la féodalité ou l'esprit bourgeois du 19^{ème} siècle : on raille, on insulte l'ouvrier. Il est pauvre, sale, pourri, il sent mauvais et ne pense qu'à l'argent. Qu'il n'a pas, qu'il envie et va sûrement s'employer à voler à son patron. Qui, lui, est propre, beau, chic et désirable. On a jamais autant parlé de Benedetto que depuis qu'il est mort, qu'on peut lui faire dire et cautionner ce qu'on veut. De son vivant (c'est récent encore), nul article, aucune chronique, pas un écho sur son travail : rien. Le néant. L'enterrement vivant. Un enterrement qui a duré longtemps : 20 ans, 30 ans ? L'un des plus grands artistes de théâtre français, acteur, metteur-en-scène, poète et des plus grands, a travaillé sans relâche, produisant une œuvre gigantesque et incomparable, dans un silence absolu, terrifiant, meurtrier. Pourquoi ? Parce qu'ils n'y comprenaient rien. Et qu'il était dans le « off » ! Ou plutôt parce qu'ils et elles l'avaient catalogué, rangé, remisé, emprisonné dans le « off ». Pour s'épargner l'effort de le comprendre. Ceci pendant que, dans le « in » (grotesque et vétuste qualification !), se pavanaient fausses valeurs, metteurs-en-scènes aussi approximatifs que vaniteux, médiocres artistes et mauvais acteurs ! Ces mêmes rigolos, comme on dit à Marseille, et rigolotes, qui se servent de lui pour insulter, flétrir et dégrader les artistes vivants d'aujourd'hui, ne lui témoignaient de son vivant que le même -plus grand encore- mépris. La même incompréhension. La même indifférence. « Aujourd'hui, quand un jeune talent apparaît en France, voire en Europe, il est immédiatement repéré par l'institution » ose écrire la journaliste du *Monde*. Autrement dit : il n'y a pas de génie méconnu. Comment une chroniqueuse responsable peut-elle asséner une telle énormité ? Et, prenant comme exemple Stanislas Nordey ou Olivier Py (que c'est original...), où a-t-elle vu que ces deux artistes (de qualité) n'auraient jamais produit que des chefs d'œuvre incontestables, absolument incomparables avec les merveilles qui se jouent -hé oui ! aussi !- dans le off de 10h du matin à minuit ? Où a-t-elle vu, cette journaliste, que la seule appartenance au « in » garantirait la valeur artistique de ceux qui y sont programmés ? Le faiseur de théâtre absolu, mauvais artiste, fausse valeur, metteur-en-scène laborieux, inventé par les seuls journalistes parisiens, relayés aussitôt par les instances théâtrales parisiennes, Krystian Lupa, par exemple (et pardon à lui, mais l'heure veut de la vérité) vaudrait-il à lui tout seul les dizaines de jeunes ou pas jeunes artistes qui se jouent la vie dans ce que les parisiens - déjà eux- ont nommés jadis le « off » dans le seul but de préserver leur pré carré, leur privilège, leur sensation de supériorité ? Sûrement pas. Déjà eux, oui, car il convient de rappeler que c'est Antoine Bourseiller qui a importé cette dénomination de Broadway où il venait de donner en « off-off » *Le Métro fantôme* de Leroi Jones, et jamais de la vie André Benedetto. Qui, lui, n'aura commis qu'une erreur, celle d'en accepter la présidence -ou présidence honoraire, je ne sais plus. Ceci pour tenter (en vain) de calmer et atténuer les dissensions qui déchiraient la pseudo direction de ce grand foutoir ; il faut bien l'avouer aussi. Erreur qu'il reconnaissait lui-même sans se faire prier à la fin de sa vie. Pour en terminer : la réalité, le fait, sont autres. La vérité, c'est que ces journalistes ne font pas leur métier. Ils parlent de ce qu'ils ne connaissent pas. C'est que le Festival d'Avignon (« in » ou « off » et au diable ces termes débiles et archaïques !) est immense, varié, complexe, à l'image du monde, comme le décrit justement Greg Germain, qu'il est rempli, truffé même, d'heureuses surprises comme d'affreuses déconvenues, et qu'il est difficile, pire, héroïque, d'en rendre compte. Il faut s'en donner le mal et les moyens. Ce que faisaient, ici comme à Paris, des gens comme Gilles Sandier ou Michel Cournot, par exemple, ce que continue à faire quelqu'un comme Jean-Pierre Leonardini, par exemple aussi. Et entre autres. Car il y en a d'autres, oui. À côté et à rebours de cela, il est certainement plus commode de rester tranquillement installé dans son 4 étoiles pour ne se rendre qu'aux invitations prestigieuses à la Cour d'Honneur ou autres lieux « institutionnels », entre deux dîners et journées piscine, que de plonger dans la fournaise à la recherche de la pépite. Ou seulement à la rencontre de ceux ou celles que l'« institution », c'est à dire la mode, n'a pas cru bon de retenir dans la liste officielle. Et d'essayer de s'en absoudre en insultant tout le monde : les vieux, les jeunes, les riches et les pauvres. Bref, les artistes.

Philippe Caubère,

le 10, 18/07/2015.

(*) http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/07/09/avignon-off-le-plus-grand-theatre-du-monde_4677590_3232.html